

Nous trouvâmes là une réunion de fonctionnaires et d'employés. Le président de l'assemblée, un respectable petit vieux, ne paraissait comprendre rien à rien, do-delinait seulement de la tête et se déclarait d'accord avec tous les orateurs.

Dans la soirée, une réunion générale du Soviet de Moscou devait avoir lieu au Musée Polytechnique.

Nous y rencontrâmes également Riabtsev. Quand il m'aperçut, Riabtsev me demanda à brûle-pourpoint :

— Pourquoi avez-vous conduit des soldats à la poste et au télégraphe ?

— Mais vous, — demandai-je à mon tour, — pourquoi avez-vous envoyé des junkers à la poste et au télégraphe ? Une collision sanglante peut avoir lieu.

— Alors retirez vos soldats !

— Retirez vos junkers !

Quelqu'un se mêla à notre conversation : c'était, je crois, le camarade Smidovitch. Nous décidâmes tous trois qu'il fallait prévenir toute échauffourée.

Rovny et moi partîmes ensemble. Pendant le trajet, que nous fîmes en automobile, nous gardâmes le silence. Lorsque nous arrivâmes, nous apprîmes que les junkers, en apercevant les soldats, s'étaient retirés.

Sur le chemin du retour, Rovny, qui était alors adjoint au commandant des troupes (Riabtsev) et appartenait, je crois, au parti menchévik, me parla des événements qui nous menaçaient.

— Est-il possible, en vérité, que des socialistes doivent combattre des socialistes ? Nous autres, qui avons formé jadis les deux moitiés d'une seule famille socialiste, allons-nous donc nous entre-tuer ? Non, je n'y crois pas, je n'y crois pas ! Nous n'irons pas jusque-là !

Après notre coup d'Etat, je trouvai sur sa table des documents prouvant qu'il était entré en pourparlers directs, par téléphone, avec le front, appelant à marcher contre nous certains régiments peu conscients.

Jamais je n'oublierai la mauvaise figure, les yeux perçants, fulgurants de Riabtsev quand il me demanda, à peine étais-je entré dans la chambre :

— Vous n'avez pas emmené vos soldats ?

— Non, — répondis-je.

Riabtsev se mordit la lèvre inférieure, et, d'un geste contenu mais ferme, abattit son poing sur la table.

Les événements se pressaient, comme poussés à coups de fouet. Dans la soirée du lendemain, le Kremlin fut investi par les junkers de l'Ecole Alexandre.

C'est en vain que, pendant la nuit, dans la caserne du Kremlin, au milieu d'un tumulte de soldats, nous engageâmes Riabtsev à éloigner ses junkers des portes du Kremlin.

— Il me suffit d'une conversation de cinq minutes avec le front, par téléphone, et j'aurai à ma disposition des troupes sûres, — disait Riabtsev.

Vingt-quatre heures plus tard, dans le bâtiment du Soviet, dans la grande chambre du rez-de-chaussée, le Comité de Guerre Révolutionnaire était réuni. En raison de la gravité du moment, quelques menchéviks et des socialistes-révolutionnaires étaient également venus : ils avaient l'air effaré.

En haut, au deuxième étage, le bureau du Soviet des Députés Soldats tenait séance et cuisinait une proclamation à la garnison de Moscou, dans laquelle il engageait les soldats à rester chez eux, à ne pas écouter les bolchéviks et à soutenir Kérénsky. Cette proclamation subsiste, témoignage écrit du déshonneur des Socialistes-Révolutionnaires et des menchéviks : elle ne fut jamais publiée.

De temps en temps, le camarade Noguine, le camarade

Mouralov s'approchaient du téléphone et causaient avec Riabtsev. Mais l'accord ne se faisait point.

Cette nuit-là, le camarade Tikhomirov et moi, nous partîmes en automobile pour grouper certains détachements de la garnison et les amener au Soviet.

Nous arrivâmes à la caserne du 197°.

Le camarade Iaroslavsky nous y avait précédés. Les soldats s'apprêtaient, s'équipaient, chargeaient leurs fusils.

De là, nous nous rendîmes au régiment du service des projecteurs. Dans un large et sale escalier de pierre, nous rencontrâmes d'abord un soldat en chemise et en caleçon, ensommeillé, ébouriffé.

— Camarade...

Nous lui expliquâmes ce dont il s'agissait.

— C'est ça-a-a... — dit-il d'une voix traînante d'homme mal réveillé. — Eh bien, quoi ! quand le comité du régiment nous appellera, on marchera...

— Mais on a besoin de vous tout de suite, il faut faire lever tout le monde.

— Comment ça?... les faire lever?... Tout le monde dort...

Un autre soldat s'approcha, lui aussi vêtu seulement de linge, la capote sur les épaules.

— Qu'est-ce qu'ils ont à dormir?!... Attends un peu, on va réveiller notre compagnie...

Les deux camarades soldats se mirent à se gratter, à se chamailler. En fin de compte, ils décidèrent de réveiller les membres du Comité Régimentaire.

Notre tâche, en cet endroit, étant accomplie, nous nous dirigeâmes vers le bataillon des transports automobiles.

Le tableau était le même : visages ensommeillés, nonchalance russe, palabres inutiles, interminables. Cependant, le Comité du bataillon se rassembla vivement, prit sa résolution, et, dès le matin, mit sur pied tout le bataillon.

C'est ainsi qu'en une nuit nous soulevâmes tous nos détachements, les arrachant aux douceurs de la couchette. Le lendemain, la maison du Sovdep, du haut en bas, était devenue une fourmilière de soldats. Dans la soirée du même jour, il y eut, pour la dernière fois, une conversation par téléphone entre le camarade Noguine et Riabtsev : celui-ci annonça que, dans dix minutes, il allait lancer ses détachements contre nous.

Et, en effet, deux heures ne s'étaient pas écoulées, que le sang des soldats était versé pour la première fois sur la Place Rouge : le sang de nos camarades de Dvinsk qui avaient été cernés par les junkers.

Quelques minutes avant cet événement, nous éprouvions encore, au Comité de Guerre Révolutionnaire, de grandes hésitations. Jamais mon cœur n'avait frémé comme au moment où je dus donner ma voix pour un vote décisif : contre ou pour l'acceptation de l'ultimatum de Riabtsev.

Il faisait clair dans la chambre où nous étions assemblés ; tout Moscou, semblait-il, se terrait et serrait les dents dans un silence hostile, menaçant pour nous et pour les soldats qui s'amassaient dans les murs du Soviet. Le moindre bruit, le grincement d'une chaise nous portait sur les nerfs. L'angoisse nous prenait quand nous nous approchions des sombres fenêtres qui donnaient sur la ville mystérieuse. Quelqu'un, semblait-il, un être redoutable allait venir à nous par derrière, nous prendrait aux épaules et dirait brusquement : « Que vas-tu faire ? »

Le camarade président compta les voix : celles qui repoussaient l'ultimatum formaient la majorité. Les chif-